

AVANT-PROPOS

MYRIAM BOUCHARENC & BRUNO CURATOLO
Université de Bourgogne – Franche-Comté

André Beucler (1898-1985) est sans doute aujourd'hui plus connu du grand public pour avoir partagé l'affiche avec Jean Gabin (en tenue de spahi) dans le film de Jean Grémillon, adapté de son roman *Gueule d'amour*, que comme romancier-phare des Années folles. Entré en littérature en 1925 par la grande porte des Éditions Gallimard avec *La Ville anonyme*, ce jeune auteur du groupe des « moins de trente ans » enchaîne alors nouvelles et romans : *Entrée du désordre* (1925), *Le Pays neuf* (1927), *La Belle de banlieue* (1927), *Le Mauvais Sort* (1928), *À droite par quatre* (1930)... Aussitôt salué par la critique comme un « incomparable montreur d'images » (Georges Poupet), un « extraordinaire tempérament de rêveur » (Pierre Bonardi), il s'attire l'admiration enthousiaste de Paul Morand et de... Charlie Chaplin, qui reconnaissent tous deux en lui un puissant maître du hasard. L'attrait de ses personnages pour le fortuit, l'errance et parfois la dérive, un sens de l'insolite et du désaxement amoureux qui ne va pas sans un certain goût de la perte, en font un écrivain en phase avec la modernité romanesque des années vingt, entée sur l'ethos poétique. Pourtant lorsque paraît à la date peu opportune de septembre 1939 son roman à clé, *La Fleur qui chante*, André Beucler n'est déjà plus le « grand romancier de demain » pressenti dix ans plus tôt par André Rousseaux.

Habité depuis toujours par la passion du cinéma, il cède bientôt aux séductions du journalisme et s'éprend au passage de la « fée Publicité ». Dès le début des années trente, son nom côtoie celui des stars de l'époque (Pierre Brasseur, Charles Boyer, Brigitte Helm...) sur les affiches des films auxquels il participe en tant que scénariste, dialoguiste ou coréalisateur pour la société de production cinématographique internationale UFA, sise en Allemagne, tandis que, dans

les colonnes de *Marianne* ou même de *Paris-Soir*, il se fait un nom comme grand reporter, plus lucide que rêveur, s'agissant de consigner la montée du péril nazi. Chez Gallimard, il lance l'éphémère collection « Les Rois du jour », première du genre, destinée à associer la littérature à la glorification des grandes entreprises françaises : il compte ainsi, avec Cendrars et Mac Orlan, parmi les plus fervents promoteurs de la « littérature publicitaire ». Au faite de son succès médiatique, cet écrivain couvert d'affiches s'apprête à donner libre cours à une vocation de témoin qui, sous la forme du reportage, puis de la biographie, du portrait et, pour finir, des « plaisirs de mémoire », ne le quittera plus.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, il se tourne vers la radio. Aux côtés de ses complices Paul Gilson et Albert Riéra, il animera de nombreuses émissions, dont, pendant plus de vingt ans, le *Bureau de poésie* sur Paris-Inter. En 1955, sa remarquable série de textes radiophoniques dédiée aux « Modes et travers de ce temps » dans une veine proche de celle des savoureuses chroniques de *La Montagne* d'Alexandre Vialatte, fait écho au pamphlet de Julien Gracq, *La Littérature à l'estomac* (1949) et préfigure dans une certaine mesure les *Mythologies* de Barthes (1957). Par la sévérité des jugements qu'il porte sur son époque, Beucler, comme bien d'autres auteurs de l'entre-deux-guerres, semble être devenu le contemporain d'une époque révolue. Son nom a quasiment disparu de l'affiche littéraires, lorsqu'il signe en 1948 *Les Instants de Giraudoux* et, quatre ans plus tard, *Vingt Ans avec Léon-Paul Fargue*. Cette étrange préférence pour l'écrit à la deuxième personne fera de lui celui qu'il est resté pour l'histoire littéraire : le passeur considérable de Giraudoux et de Fargue, l'écrivain qui a œuvré à la postérité de ses amis plutôt qu'à la sienne.

Bien que renouant sporadiquement avec le roman – *29 bis, Troisième étage* (1947), *Le Carnet de vengeance* (1952), *Charmante* (1956), *Ténébrus* (1968) – dans une veine différente de sa première manière, il n'affiche que mépris pour ce que Fernand Divoire nommait la « stratégie littéraire », qui aurait pu lui permettre de relancer sa notoriété d'écrivain. Mais Beucler n'en est pas à un paradoxe près : ce chantre de l'affiche et du slogan publicitaire dans les années 20, n'a de cesse après-guerre d'en dévoiler l'envers, celui du « bluff », de « l'hyper-épicerie » et de la « *plastromanie* ».

« Je n'ai jamais de projets, je n'ai que des désirs, des élans, une passion pour la vie », confiait-il sur le tard. Cette préférence pour la liberté d'allure s'est traduite dans le refus de se fixer à un genre, à un talent ou à une posture. Préférant à la gloire en solitaire, la notoriété « composite » sous toutes ses formes, André Beucler n'a pas joué le jeu de l'histoire littéraire selon les règles que celle-ci impose à l'homme de lettres. Il appartient aujourd'hui à l'abondante famille des écrivains qui se méritent, vers lesquels on se retourne, non par la force du battage, mais parce qu'ils laissent paraître, mieux que de plus connus, sans doute, les implacables rouages de la renommée littéraire.

Le présent recueil s'attache à évoquer les différentes manières, contrastées, paradoxales, ambiguës parfois, mais toujours intenses, qu'André Beucler a eu de décliner le motif de « l'affiche », au propre comme au figuré, dans ses romans comme dans ses articles ou ses émissions de radio, que ce soit sur le ton de l'éloge ou du sarcasme, d'en sonder le recto et le verso et d'en tenir le haut comme le bas, de la partager ou de s'y dérober.